

## Du rapport au savoir : un exercice

**Hubert Vincent**

Faire jouer, et d'abord pour soi-même, cette notion de rapport au savoir, ce n'est pas faire de la psychologie si l'on entend par là que ce jeu n'engagerait que nos représentations du savoir ou encore que nous n'analyserions que nos idées concernant le savoir, ou encore l'histoire particulière qui nous a constitué comme un certain sujet de savoir. Il me semble au contraire que se prêter à un tel jeu trouve son orientation dans la conviction selon laquelle ce rapport au savoir se montre lui-même et se voit à même nos façons de faire et d'être. En particulier, il se verrait dans nos façons de faire cours et d'user du langage dans ces cours ; il se verrait dans nos façons d'avoir rapport à d'autres ainsi qu'aux livres et à d'autres par les livres ; il se verrait encore dans nos façons d'écrire et de mettre en scène le savoir.

En ce sens, ce qui semble devoir être le plus intérieur serait aussi le plus manifeste et ce que je suis et même pense du savoir doit être et est manifeste dans mes façons de procéder, de faire et aussi bien de ne pas faire ou de ne pas pouvoir faire.

Une telle thèse est au fond une thèse joyeuse en ce qu'elle pose que nous n'avons pas à nous chercher au fond de nous-mêmes, dans un supposé fond ou passé de nous-mêmes, mais que ce que nous sommes au fond de nous-mêmes, et « au plus profond », cela apparaît dans nos façons de faire et d'être. Inversement, loin que ce qui apparaît soit secondaire et accidentel, il est ce que nous sommes. Il s'agit en ce sens de se résoudre à soi-même : cesser de se chercher ou de se projeter, mais examiner ce que l'on est, ce qui est et nous constitue et qui se trouve là devant dès lors que, lassé sans doute de quêtes inutiles, on prend le parti de voir ce que l'on est devenu, ce qui fut fait de soi, de s'installer dans cette forme sienne comme dans un véhicule et simplement de s'y pencher.

Une telle perspective engage la notion d'un certain inconscient au sens où je ne puis plus seulement penser que c'est moi qui peut me dire, que c'est moi qui peut dire qui je suis, et encore que c'est moi qui sait ce que je suis et ce que je fais : ce que je suis se montre au travers de et à même ma pratique, qui est autant mode de rapport que mode de dire. Celle-ci, si elle est moi, n'est pas constituée par moi. Si on parle d'inconscient, c'est au moins pour suggérer que la conscience ne peut donner la mesure ou que l'ambition de se dire soi-même ne serait qu'une ambition vide et vouée à passer à côté, dès lors qu'elle prétendrait être constitutive de notre pratique même. Il lui faut donc apprendre à être modeste et comprendre que ce qu'elle est dépend et n'est rien d'autre qu'un certain ordre de manifestation qu'elle n'a pas inventé mais dans lequel elle se situe de part en part.

Est-ce à dire pour autant que l'on ne peut chercher à « se dire » et à « se connaître » et que le savoir de soi appartient à un autre qui verrait et se donnerait les moyens de connaître ? C'est ce que je ne crois pas : « je » peux être comme le témoin de moi-même et en ce sens tenter de me dire ; je peux encore prendre le parti de m'exposer et, m'exposant ainsi, me chercher ; je peux prendre le parti de « me dire moi-même » au sens où il serait tout aussi déraisonnable de prétendre que je suis tout à fait maître et conscient des motifs et raisons qui m'ont constitué selon tel ou tel rapport au savoir, que je suis parfaitement ignorant de ce qu'il peut-être. Cette pratique que je suis, ces rapports que je suis, je peux aussi tenter de les dire, je peux et suis en mesure d'en dire quelque chose, au risque de me trouver ridicule et commun en regard de ce que voulais et prétendais être, au risque de ne plus bien comprendre pourquoi il en fut ainsi et pas autrement. Mais c'est également parce que je l'aurais entrepris qu'il me sera possible, d'une part, d'entendre des savoirs et avis critiques venus d'ailleurs et, d'autre part, de m'ouvrir à la diversité des rapports au savoir et en particulier à ceux que, comme professeurs, j'ai vocation à former. Selon une leçon très ancienne de la philosophie, le retour sur soi, la connaissance de soi est ainsi ce qui conditionne aussi bien ma capacité d'apprendre que l'écoute et la curiosité d'autres façons de faire.

C'est du moins ce que je voudrais ici tenter de prouver. Je voudrais au moins attester à mes propres yeux et aux yeux de mes lecteurs qu'en fonction de certaines conditions qu'il me faudra préciser, ce motif d'un retour à soi ou d'un examen de soi qui prend pour objet d'attention ses modes de rapport au savoir n'est pas tout à fait impossible, sans pour autant exclure que d'autres que moi, parce qu'ils sont extérieurs, y discernent ce sur quoi je pourrais bien être aveugle. Ils pourraient me le dire, je pourrais ensuite le penser.

Un tel retour à soi, ou du moins son essai, commence par le souvenir. Pourquoi ? Parce que ce que nous nommons *souvenir* n'est pas seulement la remémoration active d'un passé. Dans le souvenir, quelque chose aura été retenu et le souvenir est ce qui s'est d'abord retenu en nous et fit trace : pourquoi ce moment-là, cette image-là, cette scène-là, ces mots-là, me reviennent-ils, s'imposent et semblent « me dire » à la fois péremptoirement et mystérieusement ? Ils semblent ainsi dire et retenir, montrer et cacher à la fois ce que je suis et ainsi ils rendent possible l'enquête. Ils sont en ce sens saisie à distance de soi qui répond à la distance que nous sommes à l'égard de nous-mêmes. Ils sont les signes de cet être-exposé que nous sommes, à partir de quoi nous pouvons chercher à nous saisir et nous connaître. Il faudra donc mettre des guillemets à tous les propos qui vont suivre : ils disent ce souci d'exposition et ce souci d'examen ; ils sont la tentative de mise au jour d'un souvenir de soi ou du soi en l'un de ses aspects essentiels ; ils disent ainsi et prétendent être un témoignage et ont ainsi un peu la valeur d'une hallucination.

Je commence donc cette tentative.

## Filiation impossible

Il y a une chose qui maintenant devrait m'être clair : je ne puis et ne veux, cela m'est impossible, être d'une façon ou d'une autre affilié. Peut-être bien que c'est ce que j'ai souhaité, désiré et, dirais-je, mis en avant ; peut-être bien que c'est ce que j'ai toujours entrepris et semblé vouloir, pour aussitôt constater et me plaindre du fait que cela m'était refusé – et il est certain que j'ai dépensé beaucoup d'énergie et beaucoup de temps dans cette plainte et dans ces essais ; mais il reste que je voudrais aujourd'hui tenter de rendre une fois pour toute parfaitement manifeste ce désir, et plus précisément ce jeu de désir et son système, dans le but de m'en dégager une bonne fois et d'en prendre intégralement la mesure !

Car si j'exècre en fait tous les *filis de*, c'est-à-dire au fond tous les enfants, tous ceux qui gentiment se sont inscrits dans une quelconque continuité ou un quelconque héritage, cette exécration et ce « mépris », les sentiments de haine qu'ils impliquent parfois et par lesquels souvent je me suis laissé prendre, proviennent du fait d'une certaine impuissance à reconnaître que cette voie-là n'était pas pour moi.

La haine est ainsi une sorte de mixte entre la jalousie d'une part (j'aimerais bien que cela soit possible pour moi, j'en ai été frustré, je crois que j'en ai été frustré et je me repais de cette plainte) et le mépris d'autre part (tous ceux pour qui c'est possible sont méprisables, et pour ce qui me concerne je ne suis passé sous les fourches de personne). Pour le dire autrement : j'aimerais bien avoir un père, ou être d'un groupe quelconque, et je jalouse ceux pour qui ce fut possible, mais je les méprise également pour avoir courbé la tête, pour être entré dans un certain ordre et j'aime aussi manifester que cela n'est pas mon cas.

Mais l'important est de comprendre que ce double désir ou ce double mouvement et le jeu qu'il inaugure (d'un côté manifester un désir ou une nostalgie, manifester une plainte, et de l'autre côté, ou le moment d'après, se dire et prétendre savoir que ce désir n'est de toute façon pas le vôtre) est comme une scène dans laquelle je me complaisais, que j'aimais jouer, une scène dans laquelle mon désir était pris et défini, et que je me plaisais à jouer.

En un mot c'est là mon roman : d'une part, « je fus cet enfant sans père, sans reconnaissance, qui en cherche une passionnément » et, d'autre part, « je me moque de toute filiation, je rejette toute reconnaissance, et je vous le signifie ».

Dans le but de m'en dégager et d'y être un peu moins soumis, et puisqu'il s'agit ici d'examiner ce qu'il en est de mon rapport au savoir, je voudrais exposer le plus clairement possible et ce désir et ses ramifications en ce qu'elles décidèrent de mon rapport au savoir, en prenant garde à ceci, que les objets de ce désir, sur lesquels celui-ci se règle, sont très largement des objets fantasmatiques.

## **Le système du flirt**

Cette impossibilité, qui me définit en propre, aurait pourtant été repérable très vite et très tôt, et j'aurais pu la reconnaître. Ainsi par exemple, il était clair, lorsque j'ai entrepris une psychanalyse, que « je ne voulais pas » devenir psychanalyste ; c'est ce que je me disais et c'est ce que je disais ne pas vouloir ; une oreille attentive, celle d'un psychanalyste, aurait et a sans doute su entendre derrière ce non-vouloir, cette déclaration de non-vouloir, quelque chose comme une tentation. Non pas simplement le contraire : « je voudrais être psychanalyste », je voudrais donc être votre enfant et m'engendrer à partir de vous, mais bien la manifestation de ce désir, la manifestation de ce non-vouloir pour que l'on s'y penchât, pour qu'on la prenne au sérieux, pour que l'on s'y frotte.

Il est ainsi étrange d'aller voir un psychanalyste pour précisément lui signifier d'abord que l'on ne veut pas l'être ; c'est lui prêter d'emblée la volonté que vous en soyez un. Merveille de la psychanalyse qui construit un lieu où le désir, pouvant se jouer, devient visible et où l'on peut entendre, en l'occurrence, dans la formulation innocente d'un désir, une adresse.

Bien sûr, l'on peut se contenter de dire ceci : que l'on a une approche « pragmatique de la psychanalyse », ou que le psychanalyste est là pour vous aider à sortir de certaines « impasses de votre vie », ce qu'elle parvient à mon sens assez bien à faire. Cela, je n'ai pas manqué de le dire. Mais ce propos, juste dans son ordre, cache au moins dans mon cas ce rapport trouble à la filiation, c'est-à-dire à la fois la recherche d'une manifestation d'une volonté à mon endroit, et le mouvement de l'envoyer promener. Je voudrais être votre enfant et l'enfant de la psychanalyse, et en même temps je ne le veux pas. Je reste et resterai un franc tireur. Ce double mouvement de mon désir, et même ce système dans la mesure où ce double mouvement semble fonctionner sans peine et sans frottements ou ratés, je voudrais l'appeler le système du flirt, et en ce sens je dirai que j'ai flirté avec la psychanalyse et plus largement, comme on le verra, que j'ai flirté avec le savoir psychanalytique et finalement avec tout le savoir.

### **Jouer / comprendre**

J'aurais donc dû entendre cela, et j'aurais pu l'entendre dès ce moment ; j'aurais pu comprendre ce jeu et le « comprendre vraiment ». La psychanalyse est ce qui permet d'entendre derrière un désir un autre désir ou un non-désir ; plus précisément, elle permet d'entendre un désir, et cela se nomme le transfert ; dans le même mouvement, elle permet aussi, normalement, de faire entendre que ce désir n'est peut-être pas précisément vous, ou n'est que le désir dans lequel vous être pris, la scène où vous vous complaisez et que vous répétez à loisir. Le temps de cette entente est manifestement long et si peut-être puis-je dire que je comprenais ce jeu, qu'il était ce que j'avais au fond toujours déjà compris, en un autre sens, « je » n'avais pas compris, « je » n'avais pas dit et pas tenté de dire, je n'avais pas posé clairement et consciemment l'ensemble du

jeu de ce désir.

Car en effet ce jeu, je le « comprenais » très bien, au sens où cela était un jeu que je jouais habilement, que je répétais, que je m'amusais à répéter, que j'avais plaisir à répéter. C'était également un jeu que je pouvais répéter autant dans mes relations que dans mon travail, un jeu qui trouvait sa place et son occasion ici ou là, un jeu qui avait donc ses ancrages en dehors de moi, comme si ce dehors en fournissait les occasions. En ce sens, ce n'était pas que mon jeu : le monde ou quelque chose du monde s'y prêtait. C'était surtout le jeu de mon identité, c'est-à-dire que dans ce jeu, je pensais que c'était moi qui était en question, mon moi profond et authentique, cette double image de l'enfant toujours passionnément aimant et en quête, et tout aussitôt prêt à partir ailleurs.

Mais il y a aussi du sens à dire que « *je ne le comprenais pas* » au sens où comprendre ne serait plus habileté et jeu, plaisir et complaisance dans ce jeu ; non plus seulement hypothèse d'une névrose et maladie qui me serait simplement propre ; mais confrontation et confrontation avec ce qui se joue dans le langage que je n'avais nullement décidé, et qu'il me permettait : « *quel est donc et que signifie ce désir de filiation que tu ne cesses de vouloir rejouer ? Pourquoi sembles-tu tant y tenir, toi qui par ailleurs semble vouloir constamment t'en défaire et t'en préserver ? Quelle terreur étrange t'inspirent ces mots, et quelle valeur brille en eux dont tu ne veux rien savoir ?* » Comprendre, ce n'est ainsi pas seulement user et comme jouer des mots, mais bien s'y confronter et s'efforcer de discerner ce qui s'y jouent, les désirs qui s'y jouent et nous portent. De telles questions se posent à la croisée d'un côté d'une histoire singulière et du souci autant que de la franchise de dire ce qu'il en fut pour soi et, de l'autre côté, de significations communes au sens où le désir de filiation ou le fait même de la filiation me concerne aussi bien que tout autre et que la question de savoir ce qu'est exactement être *fil* ou *fil*le de se pose à tout un chacun.

### **L'attente, la responsabilité**

Ces questions, sous cette forme même du « qu'est-ce que ? », je ne les ai donc pas posées et surtout tenues avec assez de fermeté ; j'ai plutôt attendu, dans la complaisance de ce jeu. Et en ce sens, je dois dire que j'ai manqué à être philosophe car philosophe me semble être celui ou celle qui, posant des questions sur le mode de la généralité et demeurant au niveau de cette généralité ne manque pas aussi de savoir que ces questions sont aussi des questions qui engagent et qu'ainsi le moindre mot, et le moindre mot de travers, peut orienter, faire signe et peser sur ceux et celles qui entendent ou lisent. Qu'est-ce qui fait que l'on commence à entendre, qu'est-ce qui fait qu'un jour on commence à mettre à distance son moi faussement profond ? Qu'est-ce qui fait que l'on s'en dégage ? Peut-être est-il difficile de répondre à ces questions, mais je voudrais dire que s'il y a un changement, s'il y a dépouille, c'est parce qu'il y a analyse et début d'analyse de toutes les ramifications de ce moi, de ce système de désir,

c'est-à-dire le souci d'en débusquer tous les aspects. Ce qui vaut autrement dit comme garantie non pas tant que ce système n'est plus le vôtre, mais que vous commencez à vous en apercevoir, c'est la capacité de mener à bien son analyse ou de le déplier dans tous ses aspects, tout ce par quoi il fit monde pour vous.

Il faudrait ici au moins dire que cette attente que je supposais et prêtais est bien une projection : cette scène de désir qui est mienne suppose une volonté à qui l'on s'adresse, suppose que l'on est attendu et voulu, et c'est là peut-être le motif premier de ce désir. A le jouer, on suppose quelqu'un qui vous attend et peut-être est-ce cela sa secrète satisfaction. Je pourrais supprimer une telle attente et commencer de vivre sans penser que je suis attendu, et c'est certainement ce qui m'émanciperait tout à fait.

J'ajouterais ceci que c'est peut-être la possibilité de se dire que l'on n'est pas attendu qui ouvre à la possibilité parfois de l'être par ceux qui vous sont proches et qui attendent effectivement de vous, comme de tout autre, quelque chose, que ce soient vos étudiants, vos enfants, vos collègues, et au fond l'ensemble des humains. J'ai ainsi longuement perdu mon temps, et ma vie, dans l'attente d'un qui fut mon père, dans le double jeu de cette attente, et cela ferma quelque chose comme la disponibilité au monde et à autrui.

Il y a ainsi deux modalités de l'attente : d'abord celle où l'on « suppose » qu'on l'est et elle s'adresse à la terre entière ; ensuite celle où l'on « constate » qu'on l'est, parfois à son corps défendant ou à sa grande surprise, ou que d'autres semblent compter sur vous. Ce qui permet d'entendre sans trop d'angoisse cette seconde attente, ce qui permet aussi de ne pas trop s'identifier à ce qui est attendu, ce qui permet autrement dit de laisser jouer cette attente, dépend au moins de ceci : que l'attention ne soit pas sollicitée constamment par la première, que l'on ait autre chose en tête que cette idée que l'on est attendu, voulu, souhaité, appelé ou que du moins qu'on devrait l'être. Personne ne m'attend, mais tel ou tel m'attendent, sont en attente que je réponde, et je leur dois au moins ma réponse.

## **Le refus d'un savoir**

Ce refus ou cette impossible filiation, j'aurais pu et dû aussi les savoir et les reconnaître antérieurement, et en particulier dans l'écart, qui fut pour moi et est encore très douloureux, entre les études faites en lettres supérieures pour entrer à l'École Normale Supérieure et, quelques années après, la préparation à l'agrégation de philosophie. Avec, en creux, les professeurs et le rapport aux professeurs. Le passage par l'agrégation fut malheureux, et d'abord difficile et sans joie. Tel est mon sentiment.

Et il ne tient pas aux trois échecs qui furent les miens avant d'obtenir finalement cette agrégation. J'avais connu déjà deux échecs à l'ENS, mais la

période me fut heureuse, par toute la profusion de choses que je découvrais, par une très grande liberté dans l'usage : on pouvait être historien, littéraire, écrivain, géographe, philosophe, helléniste, angliciste, etc. et c'est ce que par la suite je me suis donné les moyens de retrouver en étant en situation de fréquenter les sciences, toutes les sciences, et en particulier les sciences humaines : j'en sais beaucoup en psychologie, en sociologie, en histoire, et plus que beaucoup qui se disent psychologues, sociologues, mais je ne « suis » pas sociologue, psychologue, etc., et précisément sans doute c'est pour cette raison que je peux dire effectivement que j'en sais beaucoup. Mais, car il y a un mais, j'en sais beaucoup dans l'imaginaire et dans le plaisir de l'étude ce qui au fond s'est marqué en anglais par exemple car, si je puis parfois dans ma tête parler anglais, me parler anglais, pour le parler effectivement, je suis absolument maladroit et incapable. Et il en irait de même de la sociologie, car si je sais aller à l'essentiel dans les livres de sociologie, si je sais et peux prélever et voir des idées importantes et fortes, si je sais lire autrement dit, je serai tout à fait incapable d'écrire la moindre ligne de sociologie. De même pour la psychologie, pour l'histoire et, finirais-je par le dire, pour la philosophie, car si je sais lire et bien lire de la philosophie, si « je comprends bien », s'il y a un je, qui est mon je, qui comprend bien et aime en ce sens et n'en finit pas d'aimer ce qu'il découvre dans les livres, les films et ailleurs, en revanche, pour ce qui est d'en écrire, c'est tout autre chose, et je ne le peux pas, je ne le sais pas, ce qui, bien entendu, ne veut pas dire que je ne pense pas, que je ne réfléchis pas, que je n'ai rien à dire, que je ne sais me donner les moyens pour le dire.

Ce que confirme ma façon de faire cours : je n'écris pas des cours, ce qui veut dire que « je ne garantis aucun savoir », pour reprendre cette formule de Montaigne, mais je présente des auteurs, j'en parle, je tente de faire parler à leur propos ou grâce à eux. Ma parole elle-même, n'a pas le statut de savoir et du moins je ne le lui donne pas. Ce que j'écris, comme on le voit ici, n'a pas le statut de ce que l'on pourrait nommer un savoir, ce qui n'empêche pas que l'on puisse dire que « je sais des choses ».

Et pas plus je ne me situe dans un « champ théorique donné », avec ses objets et problèmes propres, son organisation spécifique, sa mémoire aussi qui tente de faire en sorte que l'on ne répète pas toujours les commencements, mais bien que l'on puisse dire que cela a été dit, que l'on peut compter et s'appuyer dessus, que l'on peut alors peut-être tenter de passer à autre chose et de construire quelque chose. Rares sont ceux qui aujourd'hui ont toutefois ce souci d'une mémoire lié à « un champ » et ne se satisfont pas seulement d'en rappeler les cadres abstraits.

Ce ne sont donc pas les échecs à répétition qui peuvent rendre compte de ce sentiment de malheur. Si je l'analyse, si je tâche de l'analyser, il dit d'abord le motif d'un enfermement et plus exactement le motif d'une direction : il y avait désormais ou il devait y avoir une direction dans laquelle j'allais et devais me former ; « je devais être formé », et il me fallait le

comprendre ; le temps ne devait plus être où je pouvais encore apprendre à connaître et jouir de tous les savoirs, sans penser à « me former » ; le temps d'un certain amateurisme, où l'on prend plaisir à simplement aimer, devait se terminer. J'aimais les auteurs, je ne pensais pas encore à la philosophie et pas plus à la littérature ; ces dernières n'existaient que comme liste d'auteurs, non comme questions à instruire, et comme souci de penser, de raconter et de montrer.

C'est du moins ainsi que j'ai pensé les choses, et le savoir philosophique, dès ce moment, ne devait plus m'être un savoir extérieur « cultivant mon esprit », comme il l'avait été auparavant avec d'autres, mais cela à quoi je devais être formé. En un mot, ce qui se jouait dans l'agrégation de philosophie, fut comme un « devenir discipliné » que jamais par la suite je n'ai souhaité assumer.

La formation disciplinaire est quelque chose de malheureux, au moins pour moi, car il me faut imaginer que pour certains c'est ce qu'ils veulent : ils veulent être formés, ils veulent appartenir, ils veulent surtout savoir qu'ils appartiennent et se reconnaître mutuellement (ici, à nouveau, peut pointer la haine que j'analysais au début). Ils veulent en être ou *faire partie de*. Mais il veulent aussi et plus simplement « avancer », avancer dans, avoir le sentiment d'un parcours, d'une « lente appropriation » c'est-à-dire d'une appropriation effective, et effective parce qu'elle est accompagnée du sentiment, du constat, de la jouissance parfois, de ses progrès.

Et comment ne le souhaiterait-on pas d'ailleurs, si l'alternative n'est autre que ce que je viens de dessiner, cette capacité de lire et d'apprécier, seulement apprécier et jouir, mais sans être capable par soi-même de la moindre activité dans ce sens. Peut-être que beaucoup surent très tôt ce qu'ils voulaient et le « milieu » dans lequel ils voulaient entrer ; et peut-être que beaucoup piaffent et s'impatientent de ne pouvoir se former et valoir comme individus formés. Ils ont certainement raison, ou en tout cas il est difficile de leur donner tort.

Pour moi, l'ordre progressif, parce qu'il est un ordre humain et sans doute paternel est et fut frappé d'irréalité : n'est-ce pas seulement le jeu de l'autre et de son désir, que l'on peut très bien feindre d'adopter mais qui, ici, n'est qu'un jeu, en sorte que s'y prêter et le comprendre était, par le fait même, déjà s'y ennuyer ! Tout cela n'est que cérémonie et signes qu'il faut donner à d'autres, suspension du désir et de l'intérêt, obligation de se ranger, et je m'étonne toujours que l'on semble les prendre tant au sérieux. Aussi, les signes du savoir faire hommage à certains ou certaines, dire leur grande importance, mentionner tel principe, souligner l'importance de tel concept, se ranger dans telle école, le savoir, etc. ne sont-ils pour moi que cérémonies et ennui des cérémonies.

Le sentiment de profusion et de découverte que je pouvais avoir lorsqu'il s'agissait des différents savoirs, ici n'avait plus lieu, et il fallait entrer dans quelque unicité d'un savoir, unité d'un groupe, unité d'un champ, que les institutions ne manquent jamais de rappeler. Unité d'un champ où déjà des



choses ont été dites, où il ne s'agit pas simplement de commencer, d'inaugurer, de se chercher et de s'émerveiller, mais de construire à la suite et en témoignant que c'est grâce à d'autres.

Pourtant, on objectera que la philosophie est chose diverse : diversité des auteurs, diversité des écoles, diversité des époques. Mais cela, elle le partage avec les autres disciplines, qui n'en sont pas moins une. Peut-être que dans son souci très particulier des époques diverses elle va chercher ce qui en elle peut contester son propre enfermement et sa propre unité. Il n'en reste pas moins qu'elle a une unité et que l'enfermement tient sans doute à ceci qu'elle est « une » manière de penser, une modalité de notre rapport à l'esprit. « Ici, on ne fait pas cela, ici on ne pense pas comme cela » ; ici dit-on encore, on travaille les concepts. Mais, pour quelques uns qui font effectivement cela et sont effectivement capables d'une pensée conceptuelle qui soit vivante aussi, combien se prétendent philosophes et en sont pourtant incapables, substituant alors à une pensée par concepts ou suivant des concepts, des positions dogmatiques ou moralisantes ; des pensées en fait sèches et sans vie ; des pensées bien plus soucieuses de juger que de poursuivre et suivre la ligne et l'effort de construction de quelques concepts. Le métier de philosophe, puisqu'il en existe effectivement un, au moins au présent et aujourd'hui, cela m'a échappé.

Il me faut donc admettre que ce sur quoi mon esprit bute tient à cette impossibilité d'adopter et d'être adopté par « une » discipline. C'est le choix de l'un, ou le choix de l'une, qui, toujours, me paraît forcé, contraint, étranger et que je ne peux ni ne veux. Et précisément les deux, sans pouvoir me servir de la distinction, sans avoir autre chose à dire que ceci : cela ne *me* correspond pas et la capacité à me situer dans une discipline, dans ce que l'on nomme aussi un champ de savoir, dans les habitudes communes que cela suppose, et qui encore une fois peuvent être non seulement tout à fait enviables mais aussi structurantes pour les individus, me fait défaut.

Mais avec cela, il me faut aussi admettre que ce qui fut et est rendu impossible c'est la possibilité du métier (et plus exactement sans doute la possibilité de la professionnalisation, qui est chose différente du métier, comme l'ont bien établi les sociologues), qui est aussi la possibilité du faire. De celle-ci, il me semble que je serai toujours séparé, si le faire est bien « le faire calme », le faire serein de la maîtrise, le faire de l'homme ou la femme tranquille, qui savent ce qu'ils ont à faire, en savent l'utilité et le sens. « Je ferai toujours n'importe quoi », et mon *faire* quant à lui me semble toujours heurté, bancal, impur et j'ai dû apprendre à m'en satisfaire. Écrire, ce serait à chaque fois inventer, s'inventer, partir pour de nouvelles courses, ce qui revient à ne pouvoir faire fond sur rien et si, de loin, de tels énoncés peuvent sembler séduisants, de près, ils m'ont toujours semblé ridicules et prétentieux : pourquoi faudrait-il toujours que ce que l'on fait et ce que l'on a fait ne compte pour rien et ne peut-on pas s'appuyer aussi sur de bonnes ou solides habitudes sans pour autant être totalement aveugle ?

## L'éclat

Un aspect de ce système du flirt analysé plus haut, autant que de ce métier impossible, peut être dit ainsi : là où je désirais entrer, là où en général on désire entrer, cela ne se peut pour moi que sur le mode de l'éclat ou de l'entrée fracassante. C'est là quelque chose dont là encore j'aurais pu me rendre compte très tôt, par le poids et l'autorité qu'exerça longtemps sur moi cette formule du Cid, comme quoi une âme bien née, c'est-à-dire, en l'occurrence, une âme qui se porte à la vengeance de l'honneur du père bafoué, ne veut comme « coups d'essai que des coups de maître » et se dresse ainsi contre tous ceux qui ont porté atteinte au père défaillant.

Je fus ainsi, par contraste, bien loin de cette remarque du narrateur proustien qui, au contraire, dans ce même désir d'entrer dans certain milieu envié, savait développer toute une attention stratégique. Ainsi ce narrateur mentionne-t-il ce petit signe de la main, discret, que, lors d'une réception mondaine, il adressa au prince de Guermantes, lui signifiant par là à la fois sa proximité et qu'il était de ses connaissances, et sa distance ou la distance de celui qui sait et montre qu'il sait qu'il n'est pas tout à fait du même milieu, ce dont ensuite on lui fit grand compliment. Et cette attitude prudente, stratégique et sachante était l'inverse de son ami Bloch, quant à lui toujours éclatant et qui, pour cette même raison, n'était pas réinvité. Le narrateur proustien sut se construire une subjectivité stratégique, attentiste, réfléchissante et sachante.

Et, à nouveau, du point de vue de la méthode, ce n'est donc pas un hasard si c'est ce passage de Proust qui retint mon attention, parmi beaucoup d'autres qui auraient pu tout autant le faire, et qui demeura inscrit et pétrifié en ma mémoire. Cela pour dire que pour qui est attentif à ces sortes de souvenirs figés qui demeurent, ils vous conduisent droit à vous-même pour peu que, dans ce cas, l'on comprenne qu'ils sont très exactement le contraire de ce que vous êtes vous-même, et qu'ils dessinent et nomment vos impossibles. Tel est, le plus souvent, l'objet du désir : une impossibilité enfouie.

Mais très clairement, je sais que ce goût de l'éclat et des entrées fracassantes s'est désormais incorporé à mes habitudes relationnelles, à mes habitudes aussi de travail, dans tous ces moments où il faut effectivement commencer, entrer dans, et en particulier dans toutes ces situations de savoir où il faut écrire pour des revues, pour des colloques, faire signe que l'on appartient à un champ. Dans toutes ces situations ou, de près ou de loin, se joue ce motif d'entrer dans un milieu étranger et pour de différentes raisons, désirées, alors se remet en route chez moi cette compulsion aux entrées fracassantes, comme on l'a vu dans l'incipit de cet article. Sur ce point, je suis tout à l'inverse des précautions d'un Jacques Derrida qui, pour cette raison précisément, fut mon maître dans ce talent qui était le sien de toujours différer l'attaque, « l'entrée dans », dans ce souci de se tenir à la lisière et par là de suspecter profondément ce souci même « d'en être », sinon de l'être comme présence. C'est par là, et parce

qu'elle était comme au rebours de moi-même, que la totalité de sa pensée s'insinua en moi, comme pensée autre, pensée rêvée, mais pensée aussi au travail, travaillant en sous-main et, sans doute, me dessinant un intérieur attendant son extériorité tout en demeurant caché et retenu.

Bien évidemment il ne s'agit pas ici d'accuser et de prétendre être autre : le voudrais-je, je ne le pourrais pas tant cette compulsion est désormais incorporée à certains de mes modes relationnels et de mes modes de travail, en particulier d'écriture, dès lors qu'il s'agit « d'entrer dans ». En revanche, ce que je puis faire, c'est la domestiquer.

Clairement donc je ne suis pas un individu stratégique, et je ne sais mener progressivement mon savoir, et ses présentations.

Qu'est-ce donc qui est en jeu au travers de cette unité impossible comme au travers du refus de la formation ? Avec quoi mon désir jouait-il ?

## L'ordre du savoir

Tout ceci me remonte à l'esprit à l'occasion de cette proposition d'article pour une revue qui entend bien penser le lien entre psychanalyse et éducation et s'inscrire dans un champ particulier, qu'elle tente même de dessiner. Et je constate que, en dépit de ce que je pourrais tout de même nommer ma « proximité » avec la psychanalyse, et je dirais presque ma consanguinité avec elle, reprendre les concepts psychanalytiques, et plus largement le savoir analytique pour travailler avec lui et grâce à ses concepts, est pour moi impossible. Ce n'est pas que je n'en sais pas assez, c'est plutôt que je ne veux rien savoir des concepts psychanalytiques et qu'il me faut plutôt, de la psychanalyse, reprendre ou retrouver « l'expérience ». Je veux dire par là et tenter aussi d'expliquer que le refus de la filiation, au sens où je l'ai dit plus haut, est aussi ce qui m'inscrit dans un certain rapport au savoir, où il ne s'agit précisément *pas* des concepts, mais de l'expérience et du souci de faire revivre une expérience.

Autrement dit les concepts, en ce qu'ils présentent un savoir, sont pour moi précisément pris dans cette expérience-refus de la filiation, dans ce système du flirt que je dessinai plus haut. Se tenir à la fois près et loin du concept ; faire signe qu'on le comprend et que « l'on n'est pas si bête », ou qu'en terme de savoir « on n'a pas de leçon à recevoir », mais ne pas le saisir lui-même, ne pas le travailler explicitement, ne pas surtout le nommer comme tel et s'autoriser à en dire quelque chose, ne pas le mettre à distance, ne pas s'en éloigner, tout au plus l'utiliser, vite fait, en passant et ainsi faire signe qu'il ne nous est pas étranger. Ce fut et c'est mon lieu de savoir, et je veux dire par là que si c'est certainement une donnée psychologique et interne, c'est aussi une façon de travailler, d'écrire et de me situer par rapport aux savoirs.

Qu'y a-t-il dans ce que l'on nomme le concept qui rende possible d'expliquer pourquoi il fut pris dans cette structure de désir ? Pourquoi lui est-il

précisément rétif ?

Le concept, ou ce que je nommerai l'ordre conceptuel m'est impossible. Pourquoi ? Qu'est-ce qui, tout à la fois, m'est impossible, me fait peur et me terrorise, qu'est-ce que je refuse et ai longuement refusé là, quel est le sens de cet impossible ?

Sans pouvoir entrer complètement dans cette question, je dirais au moins deux traits qui me semblent essentiels.

### **La filiation contre l'affiliation**

Un premier aspect de la question pourrait être dit ainsi : pour moi, ce dont il s'agit, c'est de refaire en soi une expérience, ou encore « reprendre, en soi, et par soi, un savoir », le faire vivre parce que soi-même on le vit ; s'approprier ainsi si bien le savoir qu'il est, comme on dit, désormais vôtre, et que par conséquent on le voit à même votre façon de faire et de dire, et donc certainement pas comme concept ou savoir à travailler.

L'engendrer donc et croire qu'on l'engendre ; plus exactement le ré-engendrer ou en faire varier la substance car ce n'est pas tout à fait moi qui le crée : je crois plutôt me créer et comme revivre à travers lui dès lors que je sais le rendre vivant.

C'est me semble-t-il ce souci même qui me tient loin du concept, comme si l'ordre conceptuel en était la négation. Et, on le voit, c'est plutôt un souci et je dirais presque une contrainte à la filiation, qui alors explique cet éloignement. Pour qui veut avant tout rendre manifeste le vif du savoir (que le savoir est vif, qu'il n'est pas mort, qu'on ne l'a pas tué), et d'abord sur lui-même ; pour qui veut rendre vivant un savoir et se l'approprier en ce sens, pour qui veut donc se faire le descendant et comme le prolongateur d'un savoir, alors l'ordre conceptuel est de trop : les concepts, n'est-il pas vrai, ne disent rien, sont généraux, abstraits, et toujours loin du vif de l'expérience !

Qui plus est, dans leur discussion, les choses semblent se troubler et par suite la vivacité échapper : qu'est-ce qui peut demeurer vif dès lors que l'on « examine les concepts ? ». Ainsi le goût de la vivacité va-t-il de pair autant avec l'absence de discussion qu'avec la contrainte de clarté. On n'ose pas s'avancer dans l'obscur et pas plus on n'ose s'avancer obscurément. Le souci de l'examen lui est ainsi par principe étranger ; le vif est forcément le plein et il n'y aurait pas de vie dans l'examen lui-même, l'examen incertain, cherchant à s'éclairer. Qui examine, qui étudie, n'est pas vraiment vivant ou toujours en sursis.

L'étude autrement dit, n'est pas mon fort et, quoiqu'il soit probable que du fait que je l'ignore j'en fantasme un peu la notion, la perspective d'étudier un concept, de tenter de le cerner, de suivre l'œuvre où il est né pas à pas et dans sa lettre même, n'est jamais ce que je fais. Le plus souvent, quelques pages ou quelques extraits me suffisent pour attester de la vivacité ou vérité du concept, ou encore de son intérêt. Tacher d'en suivre le motif tout au long d'une œuvre, ou tout au long d'une époque ou d'une école de

pensée, si c'est bien cela que l'on peut nommer étude, m'est tout à fait étranger et je suis sans respect pour une telle compétence et jaloux.

Je suis ainsi impatient et soucieux d'aller très vite à ce que je nomme « le sel du savoir », ce par quoi celui-ci est vif, ce par quoi il est vivant, au moins pour moi. La vie, ce motif ou ce mot d'ordre de la vie, joue ainsi avec et contre le savoir et son ordre : « avec » car c'est du savoir qu'il me faut montrer et attester qu'il est vif et vivant ; « contre », car ce souci là vous situe loin du concept et de son travail propre, il présuppose que le sens et la force surtout peuvent être immédiatement donnés et comme présents, qu'il est ainsi possible de recueillir cette force dans quelque énoncé décisif ou encore « en soi-même ».

L'amour du savoir a ainsi ce sens pour ce qui me concerne : qu'il me faut l'être et le manifester en moi-même. L'ordre de l'affiliation, que j'ai patiemment refusé, est ou serait la négation du souci de la filiation ou du souci d'être, d'incarner, de « manifester en soi-même ». Et certes tout un chacun peut se penser comme fils ou fille unique ; il y a même une religion qui nous le garantit.

Il est à craindre que ce faisant on perde tout et que l'on se vide. La mémoire finit par ne plus retenir qu'une vague expérience et le sentiment que ces expériences furent vives ; mais c'est sans doute le propre de cette notion d'expérience de tendre à l'unité et à la fusion et très vite confusion. On finit par avoir le sentiment général que l'on avait compris ; avec l'âge, on ne peut plus, ou moins, retrouver la vivacité, celle-ci devient un devoir vague et un peu trop répété. Bref, à mettre en avant systématiquement ce goût de l'expérience, et de l'expérience du vif des savoirs, on fait à terme des individus habités du sentiment vague qu'ils ont compris, mais incapables de dire effectivement cette expérience.

Mais également l'on fausse et l'on perd la notion même d'expérience : comment en effet pourrait-il y avoir expérience d'une œuvre ? Ce que dit l'œuvre n'est-il pas d'abord à référer à un certain réel, dont on dit qu'il est objet de l'expérience ? La notion même d'expérience s'évanouit et jusqu'au monde même car les savoirs et les livres n'ont plus cette fonction de nous aider à penser, diversifier, éclairer une expérience qui leur serait par principe étrangère ; ils se confondent plutôt avec le monde puisque ce sont eux que l'on cherche à rendre vivants et présents. L'image de Don Quichotte s'impose ici qui, comme on sait, voulait « être » tous les livres et les vivre. Curieusement, pour ce qui me concerne, ce ne furent pas seulement les romans que je chevauchai, mais bien tous les ouvrages de sciences humaines que j'aimerais bien être, et particulièrement les meilleurs d'entre eux. Rien d'autre au fond qu'un désir de gloire, comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle.

## **Pédagogie**

Un deuxième trait de ce refus de l'ordre conceptuel tient à ceci que l'usage, et tout d'abord non pas seulement la définition précise d'un concept mais

l'étude précise et surtout patiente d'un concept, cela vous inscrit dans un champ, dans une certaine altérité, dans un discours qui a ses règles, dans un milieu qui a ses différences et ses histoires et son histoire même ou sa loi. Cela vous inscrit surtout et prioritairement dans une école, au sens où il y a école parce qu'il y a un ordre humain qui s'interpose entre vous même et l'expérience et que cet ordre humain est fait de certaines prérogatives, c'est-à-dire du fait qu'il doit être clair que certaines paroles de savoir comptent, et que cette ou ces façons de dire l'expérience sont nettement plus importantes et fortes que tout autre, et peut-être même valent pour l'expérience et qu'en particulier elles valent plus que votre parole, et qu'il faut commencer par le reconnaître et les écouter. Se soumettre et en passer par un certain ordre de la parole humaine, de la parole de certains ou de certaines.

Autrement dit, mais aussi plus justement, ce dont je me tins patiemment éloigné c'est d'un certain ordre des guides ou des passeurs qui se confond avec l'ordre pédagogique. Je le crains, il me sera toujours étranger et je ne serai pas moi-même un tel guide ou passeur.

Car en effet, un guide ou un passeur manifeste une certaine assurance et, parce qu'il la manifeste, parce qu'il sait ou a su se garder de tout empressement, il permet à d'autres de se lancer et de faire par eux-mêmes. Cette assurance se nomme savoir : conscience et connaissance suffisante de la situation, de ses enjeux, de ses dangers, de ses impasses, de ses voies plus ou moins difficiles, de ses sentiers peut-être prometteurs.

## Conclusion

J'ai donc voulu attester de la chose suivante : outre le caractère puissamment herméneutique de cette notion de *rapport au savoir*, en ce qu'elle oblige à considérer que ce que nous appelons savoir est intimement lié à certaines habitudes contractées en dehors de ce savoir mais auxquelles celui-ci, dans la diversité même des disciplines qui le monnayent, donnent des échos, outre cela donc, j'ai voulu attester qu'il était possible de s'examiner soi-même, possible de tenter de rendre compte de soi, et en ce sens de se connaître. Les outils nécessaires pour cela me semblent tenir aux choses suivantes : tout d'abord une rhétorique globale du souvenir, et du souvenir halluciné de soi, dans cette mesure où le moi est recueilli dans quelques scènes, dans quelques phrases qui se sont gardées. Ensuite la conscience ouverte que ce qui s'est gardé ainsi et vous fit en ce sens autorité, est précisément ce qui dit au plus juste « votre » impossible, cela que « vous » n'êtes pas, ou qu'il est encore la « négation déterminée » de ce que vous êtes pour me servir d'un concept hégélien. Enfin, cette attention à ces sortes de « noms indistincts », comme celui d'expérience ici qui, parce qu'ils ne sont pas précisés, sont justement les lieux et les porteurs de vos désirs.

Des signifiants qui courent et vous font courir donc, pour me servir de la

théorie lacanienne ; des scènes et des images que l'on peut commencer à entendre, c'est-à-dire être à l'écoute des désirs qui se sont captés en eux. Que, parmi ces signifiants, certains aient un accent biographique, et en particulier cette formule du Cid cité plus haut où se dit mon identification au fils soucieux de laver l'honneur bafoué de son père, cela n'aura pas échappé au lecteur.

**Hubert Vincent**

PU sciences de l'éducation  
Civiic Université de Rouen

**Pour citer ce texte :**

Vincent, H. (2012). Du rapport au savoir : un exercice.  
*Cliopsy*, 8, 93-107.